

Introduction
au
MAJMA' AL-BAHRAYN

L'entreprise de traduction des classiques sanskrits en persan est un phénomène culturel d'une importance majeure ; elle marque les moments privilégiés d'une époque où les cultures communiquent non d'une façon sporadique, mais par de véritables écoles de traducteurs. Ceci n'est point un fait isolé dans l'histoire des civilisations ; d'autres exemples en illustrent la portée avec plus d'éloquence : on peut comparer à ce phénomène les traductions des textes grecs en syriaque et de syriaque en arabe, qui furent à la base d'un prodigieux mouvement philosophique en Islam et dont le flambeau nourri et entretenu par maintes renaissances doctrinales continue de briller même de nos jours en Iran shî'ite. On peut aussi mentionner les traductions des textes arabes en latin entreprises à Tolède dès le milieu du XII^e siècle et qui aboutirent à ce qu'on appela l'« Avicennisme latin », de même que les traductions tibétaines et chinoises du canon bouddhique mahâyâniste.

C'est au XVI^e siècle, pendant le règne d'Akbar, considéré comme l'âge d'or des relations indo-islamiques, que commence une ère de grande activité littéraire et philosophique. Il se constitue de véritables équipes de traducteurs auxquelles participent les meilleurs esprits de l'époque : Fayzî le « Prince des poètes » de la cour d'Akbar, son frère Abol Fazl, ministre et historien, 'Abdol Qâdir Badâonî, Ibn 'Abdol Latîf al-Hosaynî, connu aussi sous le nom de Naqîb Khân, Mohammad Soltân Thânîsarî et Molashîrî. On traduit le Mahâbhârata, le Râmâyana, la Bhagavad Gîtâ, l'Atharva Veda, la Lilavatî, le Pāncatantra et d'autres ouvrages encore.

L'esprit de recherche et de synthèse culturelle qui animait Akbar s'éclipse pendant le règne de son successeur Jahangîr, mais connaît un dernier éclat avec le petit-fils de ce dernier, le prince impérial Dârâ Shokûh qui, pareil à son arrière-grand-père, manifeste un intérêt vif pour l'Hindouisme et la religion comparée ; mais à l'encontre d'Akbar, aucun souci politique ne motive son adhérence à la conviction qu'entre l'Hin-

douisme et l'islam, sur le plan transcendant de la gnose, il n'y a que des « divergences verbales ». Le *Sirr-e Akbar*, titre donné à la traduction de cinquante Upanishads entreprise par Dârâ est peut-être l'œuvre la plus importante de la série, de même que celle qui exerça la plus grande influence. L'œuvre de Dârâ Shokûh marque à bien des égards l'apothéose en même temps que le déclin d'un effort de réconciliation entre les deux grandes religions de l'Inde : l'Hindouisme et l'Islam, effort dont l'éclat, en dépit de la noblesse des sentiments qui le motivait, fut bref. Les traductions des textes sanskrits en persan ne connurent guère l'essor prodigieux des traductions du syriaque en arabe ni de celles du sanskrit en tibétain ; elles ne purent attirer toute l'attention qu'elles méritaient ; mais leur intérêt n'en est pas moindre pour autant.

Le rêve grandiose d'Akbar en vue de réaliser une religion universelle (*dîn-e ilahî*) où Hindous et Musulmans s'uniraient affranchis de tout préjugé confessionnel, et celui plus élevé de Dârâ Shokûh qui s'efforça de prouver la stricte identité de la gnose spéculative de l'Islam et du monisme de l'Advaita, ne parvinrent guère à intégrer la pensée indienne à la culture islamique, mais inaugurèrent néanmoins une époque privilégiée dont les valeurs incontestables sont loin d'être connues.

La vie de Dârâ Shokûh

Dârâ Shokûh naquit le 29 safar 1024 de l'hégire (le 20 mars 1615). Il était le premier fils de Shâh Jahân et de son épouse Montâz Mahal dont les restes sont ensevelis dans le fameux mausolée de Tâj-Mahal. On l'appela Dârâ Shokûh et l'auteur de *Shâh Jahân Nâma*, Mohammad Sâlih Lâhûrî, le baptisa « la première rose de la roseraie royale ». Il eut pour précepteur Mollâ 'Abdol Latîf-e Soltân-pûrî, qui fut responsable du progrès spirituel du jeune prince et développa son goût pour les spéculations métaphysiques. Dârâ reçut l'éducation type des princes mongols. Il étudia le Qorân et les *hadîth*, mais dès son enfance, il répugna à admettre les commentaires de l'école orthodoxe. Il maîtrisa l'art de la calligraphie et devint aussi fort habile dans le maniement des armes. Le persan était sa langue maternelle, mais il connaissait en plus le hindî et l'arabe. Tara Chand estime qu'il connaissait à coup sûr le sanskrit car, dit-il, sa traduction persane des Upanishad est si fidèle au texte et le suit de si près, qu'à moins il n'ait été également versé dans les deux langues, il n'eût pu rendre le sens du sanskrit dans une prose persane aussi élégante et limpide¹.

Dârâ Shokûh cherche de bonne heure la compagnie des sages hindous et musulmans. En 1635, il rencontre Miyân Mîr, ou Mollâ Shâh Mîyanjîv. Sa rencontre avec le soufi est décrite en termes pleins d'une respectueuse tendresse dans le *Sakînat al-Awliya*³. Il se rend au devant du shaykh, se prosterne devant ses pieds, et le shaykh lui pose la main sur la tête. Il rencontre aussi Mollâ Shâh Badakhshânî dont il devient le disciple ; il

s'initie à l'ordre des *Qâdirî* et y suit tout l'enseignement ésotérique qui comporte différentes disciplines spirituelles telles que la rétention du souffle et l'invocation du Nom suprême. Dârâ écrit dans *Risâla-ye Haqnomâ* qu'il lui fut révélé dans la nuit du vendredi, le huitième du mois de *rajab*, l'année 1055 de l'hégire, que le meilleur ordre des Amis de Dieu (*awliya*) était celui des *Qâdirî*⁴. Dârâ ne s'astreint pas uniquement à l'ésotérisme de l'Islam mais révèle un goût très marqué pour l'étude d'autres religions ; il se croit aussi prédestiné ; il écrit dans son *Sakînat al-Awliya* que le jeudi de la vingt cinquième année de sa vie, une voix lui dit en songe que ce qui n'a été donné à aucun souverain sur la terre lui sera accordé par Dieu. « En me réveillant, ajoute Dârâ, je me suis dit qu'un bonheur pareil ne peut être que la gnose⁵ ». Dârâ s'intéresse aussi, comme son arrière-grand-père Akbar, à la philosophie comparée ; il dit dans son introduction à la traduction des Upanisads qu'il a étudié la Thora, les Evangiles, les Psaumes, mais s'est rendu compte que la doctrine de l'unité y est aussi comme dans le Qôran, occulte et pleine de mystère et point n'est possible d'en dévoiler le sens au moyen des traductions faciles qu'en ont faites les gens tendancieux. Là-dessus, il s'efforce de comprendre pourquoi les docteurs ésotériques et exotériques de l'Inde n'ont ni nié la doctrine de l'unité, ni désavoué les monistes, à l'encontre toutefois des ignorants qui condamnent les théosophes. Ces ignorants, dit-il, ne sont que les « bandits de la voie de Dieu » (*râhzanân-e râh-e-khodâ*)⁶.

Dârâ mentionne aussi qu'il a étudié la plupart des livres importants sur le Soufisme, mais sa soif de l'unité s'en est trouvée accrue d'autant plus ; il s'est aussi représenté que la solution des problèmes délicats qui se présentaient à lui ne pouvait s'effectuer que par un recours au verbe divin, et comme le Qôran est un livre scellé et que peu de gens en connaissent les mystères, il voulut étudier tous les livres divins, afin de connaître la vérité par le verbe divin lui-même, puisque ce dernier est l'interprète de son propre mystère et se présente tantôt voilé, tantôt d'une façon accessible à tous. C'est selon Dârâ dans les écrits sacrés de l'Inde qu'il trouva exposée en toute clarté la doctrine de l'unité dont son cœur avait soif⁷.

Dârâ rencontre aussi quelques sages hindous qui l'impressionnent : il eut un entretien avec Baba La'l Das qui, selon Dârâ, était un *mundiya*, religieux à la tête rasée et affilié à la secte des *kabirpanthî*. Les conversations très intéressantes qu'il eut avec ce sage en urdu, furent immédiatement transcrites en persan par un des assistants. Le texte a été publié et traduit en français par Cl. Huart et L. Massignon sous le titre : « Les Entretiens de Lahore (entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou Baba La'l Das) » Paris, 1926. Il rencontre le poète et savant hindou Jagannâth Mis'ra, qui fréquentait la cour de Shâh Jahân et à qui le souverain avait octroyé le titre honorifique de Panditrâja. Selon Bikrama Jit Hasrat, c'est ce poète savant qui suggéra au prince l'idée d'un rapprochement entre l'Hindouisme et l'Islam⁸.

En 1632, Dârâ épouse sa cousine Nâdîra Begum, fille de Soltân Parvîz.